



Emmanuel Dongala
Le Feu des origines



Le Feu des origines

DU MÊME AUTEUR

Jazz et vin de palme, Motifs n° 39.

Les petits garçons naissent aussi des étoiles, Motifs n° 112.

Un fusil dans la main, un poème dans la poche, Motifs n° 189.

Johnny Chien Méchant, Motifs n° 211.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entièrement confiance à tous ces êtres jusqu'au jour où le grand fleuve Nzadi lui donna la leçon qui le marquera toute sa vie et lui donnera ce goût intarissable de défier les puissants. Certains dirent que ce goût de la provocation lui venait de son illustre ancêtre Mankunku qui se proclamait déjà comme « celui qui renverse les puissants et les tambours qui leur rendent hommage » ; selon d'autres, il tenait à Pétrangeté de sa naissance solitaire dans un champ de bananiers. En tout cas, ce fut au bord du grand fleuve qu'il prit la résolution de violenter aussi souvent qu'il le pourrait les maîtres de ce monde.

Il aimait le grand fleuve, il le respectait. Il passait des heures à regarder son long cours ondulant, calme de puissance contenue et scintillant sous le soleil ; il admirait les pêcheurs qui y lançaient leurs filets et ramenaient de nombreux poissons : le fleuve, comme la terre, était aussi nourricier. Les jours de fête, Mankunku sentait le fleuve tressaillir d'excitation sous les clameurs et les coups de pagaie des piroguiers qui luttaient pour la première place de la course qu'ils livraient sur ses eaux. Parfois l'envie lui prenait d'être un poisson afin de s'y plonger, remonter son courant, vivre en son sein. Mais voilà, ce jour-là il ne put résister : il voulait s'y baigner, se mélanger à lui et le traverser à la nage. Le fleuve ne voulait pas ; il se mit à rider sa surface pourtant toujours calme et de petites vagues clapotèrent sur sa berge, menaçantes. Mankunku n'y prit garde, il tenait à son pari. Le fleuve, habile, le laissa venir jusqu'en son milieu ; approche petit, approche ; alors il souffla un tourbillon sous les pieds du garçon. Mankunku fut aspiré vers le bas, sa tête disparut sous les flots. Enfonce-toi enfant têtu, avale-moi, mon eau sale, qu'elle te gonfle l'estomac, qu'elle t'étouffe ! La tête de Mankunku ressort, il avale un bol d'air, pitié, lâchez-moi, je ne vous défierai plus, je vous respecterai toujours, non tu n'as pas encore compris, sale gosse, la leçon n'a pas assez duré, la

tête replonge, il étouffe, le sang bat à ses tempes, un effort presque surhumain le ramène à la surface, une vigoureuse brasse du dernier souffle l'éloigne du tourbillon, il se croit sauvé mais le fleuve déroule son long bras, le rattrape, le ramène au centre du maelström, oui, tu me cherchais, enfant buté, j'espère que désormais tu sais qui est le plus fort, le plus puissant, je t'en prie, laisse-moi aller, je promets de ne plus te défier, la tête réapparaît, encore une goulée d'air et elle s'enfonce de nouveau, je n'en peux plus, j'étouffe, de l'air, de l'air par pitié, il s'évanouit, devient mou comme une algue, ne se débat plus.

Le grand fleuve lassé du jeu rejette vers la plage ce corps vaincu ; la tête du garçon heurte les rochers, le front s'ouvre, du sang. Il est enfin allongé sur le sable, toujours inerte. Le Soleil qui est son ami le prend en pitié, il le caresse, pénètre en son corps, lui masse le cœur ; il a le hoquet, il régurgite la mauvaise eau du fleuve puis il respire. Il se relève, épuisé, s'assoit sur le sable. Il voit couler le sang et se tâte le front, sent la plaie. Il se fâche, Mankunku se fâche, il se lève sur ses jambes encore chancelantes, regarde durement le fleuve, crache, hurle. Traître ! Tu as trahi l'amitié de quelqu'un qui te faisait confiance. Tu te crois puissant ? Je serai plus puissant que toi ! Vois, je crache, je recrache et pisse dans ton eau souillée du sang de l'ami. Un jour viendra où je te traverserai à la nage ! Et le vent souffle comme pour emporter ces paroles provocatrices, pour les porter à témoin à tous ceux qui entendent. Toi aussi vent, je te défie, je vous défie tous ! Je suis Mankunku, celui qui détruit, je suis Mankunku, celui qui renverse... !

Mankunku rentra chez lui en courant. Sa mère le vit arriver la tête en sang et hurla, affolée. Les femmes du village sortirent, l'entourèrent, le consolèrent, puis emmenèrent l'enfant chez le guérisseur. Dès que ce dernier eut disparu dans sa maison avec Mankunku, la mère se remit à pleurer bruyamment. Et toutes les

femmes du village se mirent à raconter n'importe quoi pour la consoler ; elles la plainrent, se plainrent, expliquèrent, se justifièrent : ce n'est rien, mère de Mankunku, ce sont de simples écorchures, cela arrive à tous les enfants, mais oui, reprend une autre, c'est moi Nsona qui te le dis, ce n'est rien, tenez, un jour mon douzième fils est rentré de la chasse avec une énorme déchirure au flanc droit, moins d'un mois plus tard il n'y avait plus aucune trace, eh doucement, crie Kimbanda, tu parles en oubliant que Mankunku ne revenait pas de la chasse, tu sais bien que c'est le grand fleuve Nzadi qui l'a puni et qu'il ne pardonne jamais, tu as raison, Kimbanda, j'ai toujours pensé comme toi que cet enfant n'est pas né, cet enfant ne mourra jamais, taisez-vous donc, mauvaises langues, ne parlez pas de la mort de mon enfant, mais non, mère de Mankunku, n'écoute pas ces méchantes langues qui s'agitent inutilement comme une feuille morte sous la brise, ces vieilles lèvres qui papotent, ce n'est pas grave qu'on cueille des feuilles de citronnelle, qu'on les fasse bouillir et qu'il en boive l'infusion bienveillante après avoir pansé sa plaie avec du jus de feuilles fraîches de tabac, et ça caquette ça papote ça se plaint ça gémit... Le féticheur-guérisseur sort enfin de sa case avec Mankunku, la tête ceinte d'un tissu blanc légèrement teinté de rouge : l'enfant n'a rien, une petite blessure sans conséquence, le crâne n'est pas touché ; n'oubliez pas mes deuxalebasses de vin de palme et un jeune coq pour les ancêtres du fleuve...

Jusqu'à l'âge où il devint un homme à part entière dans la communauté et commença à aider son père dans son travail, Mandala Mankunku n'avait pleuré que deux fois. La deuxième fois, ce fut bien après l'aventure du fleuve, longtemps après que sa blessure ne fut devenue qu'une simple cicatrice à peine visible sur le front. Il jouait avec l'enfant de Ma Kimbanda, l'une de celles qui n'avaient jamais cru à sa naissance. Ils se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seulement le malade risquait de mourir, mais le guérisseur lui-même pouvait en pâtir. Mais Mankunku expérimenta des médicaments sur des malades sans invoquer les ancêtres. Il fit ainsi une découverte qui allait le marquer aussi profondément que son expérience du fleuve : il existait des médicaments qui pouvaient guérir seuls, sans l'aide des ancêtres. Il triomphait secrètement, c'était sa manière à lui de bousculer les puissants. Il ne dit rien à son oncle et se jeta alors dans la recherche de ces substances assez fortes pour guérir seules : ce fut ainsi qu'il découvrit le *kimbiolongo*, cette racine qui redonne la virilité et la vitalité aux hommes. Ce fut lui aussi qui découvrit le jus amer du quinquéliba pour soigner le paludisme, les feuilles de *mansunsu* contre la fièvre et la fatigue musculaire, le *kazu* contre le sommeil et la fatigue de l'esprit les jours de guerre et de chasse, et encore beaucoup et beaucoup d'autres choses que le peuple lui-même a oubliées. Contrairement à son oncle qui préservait ses connaissances de toute indiscretion, il se mit à publier, à diffuser ces découvertes aux gens du peuple et à leur apprendre comment se soigner eux-mêmes ; grâce à lui, des vieux vécurent une jeunesse avec de jeunes épouses dynamiques, les sorciers ne purent plus frapper les gens avec le paludisme, on ne faisait plus appel au féticheur Bizenga pour un banal mal de ventre.

L'oncle entra dans une colère effroyable lorsqu'un jour il surprit Mankunku en train de dévoiler les composantes d'une potion à un de ses malades. Il gueula, cria, hurla, enfant ingrat, tu veux me ruiner, me trahir, malgré tout le bien que je t'ai fait, mon oncle, j'apprends aux gens à se soigner eux-mêmes, je ne vois pas où est le mal, tais-toi, oublies-tu que je suis ton maître, que c'est moi qui t'ai tout appris, non, je n'oublie pas cela, alors n'oublie pas non plus que je suis plus vieux que toi, que je

connais beaucoup plus que toi et que je peux te nuire très sérieusement, mais mon oncle quand ils viennent chez toi, même pour un petit mal de rien du tout, il faut qu'ils apportent un poulet, une chèvre ou unealebasse de vin de palme, tais-toi donc, enfant insolent, tu sais bien que ce ne sont pas des cadeaux qu'ils m'apportent mais des offrandes pour les ancêtres, oui mon oncle, je veux bien te croire, mais pourquoi est-ce toi qui manges ces poulets, ces chèvres, toi qui bois ce vin avec tes épouses, enfant têtue, têtue et insolent, tu veux venir n'est-ce pas, eh bien viens et tu verras, si tu n'étais pas le fils de ma sœur, je t'aurais fait du mal, je t'aurais maudit et chassé de chez moi ! L'oncle a les yeux rouges, les lèvres gonflées, le visage déformé par la colère ; Mankunku sent que la sagesse est de ne pas envenimer les choses, il baisse le ton, prend des yeux tristes, s'humilie un peu et donne à sa voix un ton de repentir, mon oncle, pardonne-moi, j'ai agi comme un enfant car je n'ai pas encore beaucoup de sagesse, je ne suis qu'un apprenti sous tes ordres, je te dois du respect, et pour ton âge et pour tes connaissances, je te demande pardon. Le visage du maître se détend, reprend une forme familière, les lèvres deviennent moins épaisses, n'est-ce pas mon oncle, si je suis venu chez toi c'est pour apprendre, tu as bien fait de me dire que je me trompais. L'oncle est souriant, il tapote l'épaule du garçon ; ouf, on revient de loin, la confiance est rétablie, le respect de la tradition retrouvé, le monde n'est plus menacé, son équilibre est perpétué ; les chèvres, les poules, le vin et autres cadeaux continueront d'affluer, rien ne sera changé, toujours les ancêtres, le maître, l'élève et les autres.

« Ce n'est pas grave, mon enfant. Un jeune n'a pas la sagesse d'un vieux et un grain de folie peut toujours se glisser dans son cerveau ; l'essentiel est qu'il ait quelqu'un pour veiller sur lui et je suis là. N'oublie pas que toujours, avant de

commencer quoi que ce soit, il faudra d'abord m'en parler. Les jeunes doivent respecter les vieux et, le jour où cette règle sera enfreinte, le clan sera détruit, les ancêtres nous abandonneront et ce sera la fin du monde. J'espère que tu as compris. Allez, va me chercher ma pipe avec un peu de tabac sec, ensuite tu m'expliqueras où on trouve cette racine qui donne la virilité aux hommes, et comment préparer ce remède contre le paludisme. »

Mankunku obéit, lui apporta son calumet puis rentra chez lui. Cette discussion qui faillit tourner à la dispute le convainquit plus que jamais qu'il y avait des choses à découvrir au-delà des ancêtres, au-delà des vieux du village. « Mon oncle s'accroche au peu qu'il sait pour pouvoir s'enrichir aux dépens des autres », pensa-t-il. Il fut conforté dans cette opinion lorsqu'il apprit, plus tard, que son oncle avait fait répandre la rumeur selon laquelle c'était lui, Bizenga, qui avait découvert le *kimbiolongo*, le quin-quéliba, le *mansunsu*, etc., mais que l'enfant ingrat Mankunku avait volé l'invention pour se faire valoir. Cette accusation était ridicule, car pourquoi essayer de se faire mousser dans une société où il n'y a pas de lutte pour la vie, où chaque être qui naît a naturellement sa place ? Mankunku ne voulait pas déclencher une polémique inutile ; il continua à travailler sous les ordres de son oncle comme si de rien n'était. Il le remplaçait d'ailleurs si bien que tout le monde se mit à l'appeler *nganga*, c'est-à-dire celui qui sait : savant, féticheur, guérisseur... *Nganga* à son âge, lui qui n'avait même pas un enfant, c'était extraordinaire. Il semblait bien que quelque chose était en train de changer dans ce pays.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Tous les métiers seraient nobles ! »

Le vieux ne répondit pas. Mankunku n'en put plus de se retenir, il parlait maintenant avec ardeur :

« Les ancêtres ne peuvent pas avoir tout connu. Je me sens à l'étroit, Ta Lukeni, je veux bouger, je veux de l'espace. J'ai envie de tout bousculer, de réinventer le monde afin de trouver une place qui puisse me donner la joie et la paix. Est-il mauvais d'ajouter d'autres connaissances à celles laissées par les aïeux ? Ils ne connaissaient pas le rythme solaire des saisons que j'ai découvert ; nous avons de meilleures récoltes, est-ce un mal ? Qu'ils soient notre inspiration, d'accord, mais le monde change, tout change !

– Attention, ne sois pas présomptueux...

– Il nous faut une nouvelle connaissance ! Il n'est plus suffisant de n'être que le relais des savoirs transmis par les anciens, de n'être que le dépositaire d'un savoir à jamais figé. Il nous faut quitter cette face inerte de la connaissance et rechercher sa face active qui est celle qui consiste à la traquer, à la débusquer où qu'elle se cache !

– La recherche de la connaissance ne veut pas dire rompre avec son héritage, mon enfant, tout doit se suivre ; la Lune rattrape la Lune, le jour rattrape le jour et les saisons les saisons ; tout se suit, tout s'ordonne.

– Oui, mais avant que le jour ne rattrape le jour, il y a la rupture de la nuit qui donne une nouvelle virginité à celui qui se lève.

– Le jour qui se lève est un jour déjà levé, tout n'est que perpétuel recommencement, tout est cercle parfait.

– Non, Ta Lukeni, le jour qui se lève est un jour qui n'est pas encore levé : c'est un nouveau départ ; tout est perpétuel commencement, tout est nouveau départ.

– Il n'y a plus de discussion possible entre nous, tu refuses

la conception du monde que les ancêtres nous ont léguée.

– Il n’y a rien de nouveau à apprendre dans le monde, cria-t-il passionnément, ce monde est trop vieux, il est à bout de course ! J’en ai marre de tous ces symboles mille fois utilisés, de ce vin de palme qu’on crache au vent à chaque occasion, de ce respect dû à un oncle maternel indigne, de... »

Il se tut brusquement comme s’il avait senti qu’il était allé trop loin. Une ombre de tristesse passa sur le visage du vieux.

« Tu es un destructeur, Mankunku.

– Non, je ne suis pas un destructeur.

– Ce n’est pas une accusation, mon enfant, tu es comme tu es. Je constate seulement que tu es injuste envers nous car tu juges notre société, nos us et coutumes sur ce que tu vois actuellement. Crois-moi, autrefois, lorsque l’oncle prenait en charge son neveu, il devenait vraiment son tuteur, il le guidait à travers la vie plus que ne l’aurait fait son père géniteur ; de même, les guérisseurs ne faisaient pas ce métier pour s’enrichir mais jouaient simplement le rôle attendu d’eux dans le grand dessein que nous avons tracé ensemble pendant des siècles, les ancêtres et nous. Maintenant j’ai la même impression que toi, les effets pervers sont partout, les oncles deviennent indignes, les guérisseurs cupides, les rites des symboles vides. J’ai vécu jusqu’ici dans une société dont l’idéal était sa propre perpétuation. Nos ancêtres et nous l’avions tellement bien construite qu’on avait peur de tout individu qui s’écarterait des normes admises, car le moindre faux mouvement, le moindre élément retranché ou ajouté risquait de faire écrouler tout l’édifice. Or, toi, tu as fait des choses qu’on ne devait pas faire, tu es allé à l’encontre de tout, on ne sait pas qui tu es, es-tu guérisseur, chasseur, tisserand, forgeron ? Tu as raison, ce monde est à bout de course, il ne tiendra plus très longtemps. Que puis-je dire ou faire ? Je suis très vieux, Mandala

Mankunku. C'est peut-être grâce à des hommes comme toi que nous survivrons encore.

– Je te remercie, Ta Lukeni, ce n'est qu'à toi seul que je peux parler ainsi à cœur ouvert, sans être frappé d'ostracisme par le clan. »

Les deux se turent après cette longue discussion sans concession. Le vieux s'était renfoncé dans son siège, les yeux fermés. Mankunku sentit une immense affection l'envahir, il allongea le bras et lui prit la main. Il ne s'était jamais senti aussi proche de quelqu'un, même pas de sa mère. Lukeni ouvrit les yeux et grimaça un sourire triste.

« Hier soir, j'ai fait un rêve étrange, Mandala : j'ai vu des cadavres vivants, le visage blanc comme la Lune, avec une pilosité bizarre comme on n'en trouve que dans les pays de l'ombre, arriver de sous la mer dans de grandes baleines. Mais voici ce qui m'a fait peur : ils se sont éparpillés sur nos terres comme une nuée de criquets, ils ont marché sur les tombeaux des ancêtres, détruit leurs coupes, pillé nos biens. J'ai invoqué les ancêtres, je les ai appelés au secours, ils ne m'ont pas entendu, ils ne sont pas venus... Tout cela me dépasse, je suis trop vieux. Vivement que je meure. »

Mankunku était secoué. Il apercevait dans le regard du vieux Nimi A Lukeni ce petit vacillement, il sentait dans sa voix ce petit tremblement à peine perceptible qu'on décèle souvent chez les vieillards qui approchent de la fin de leur vie sur cette terre. Que voulait dire tout cela ?

« Ce n'est qu'un rêve, Ta Lukeni. De toute façon, si cela arrive, nous trouverons une contre-force, un contrepoison. Allez, bonne nuit et tâche de dormir, n'oublie pas que tu es en convalescence. »

Le vieux Lukeni mourut dans la nuit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épuisés. Lorsque tout se calma enfin, on ne releva aucun corps ennemi ; il y avait par contre plusieurs blessés de leur côté et une quarantaine de cartouches perdues. Le village ne comprenait plus rien à ces incidents, alors que les miliciens prisonniers, eux, reprenaient espoir, voyant là manifestement l'œuvre de leurs maîtres. Le roi Bizenga porta du vin frais sur les tombes du village, exhorta les anciens à protéger son armée ; il espérait aussi recueillir un signe prouvant que les anciens désavouaient Mankunku. Bizenga cachait cet espoir depuis longtemps, mais, après son offrande, sa décision fut prise : encore un incident de ce genre et il éliminerait Mankunku.

Mankunku de son côté était perplexe. Comment expliquer ce qui se passait ? Il décida de supprimer la noix de kola, mais les soldats, privés de cet adjuvant, ne purent plus veiller et s'assoupirent à leur poste. Ce ne fut qu'au douzième jour qu'il comprit ce qui se passait. Ce n'étaient pas les envahisseurs en chair et en os qui agissaient, mais leurs esprits malveillants qui attaquaient les hommes gardés trop longtemps en état de veille grâce au jus de la kola. Supprimer la kola et réduire la durée des heures de veillée étaient les seuls remèdes.

Il changea donc complètement son système de défense. Il ne fit plus veiller toute son armée ; il renvoya les soldats coucher chez eux le soir, les autorisa même à toucher à leurs femmes et ne garda plus que quelques sentinelles qui se relayaient ; en tout cas, plus personne ne veillait une nuit entière. C'est ainsi que Mandala Mankunku réussit à déjouer les manœuvres des esprits sorciers envoyés par l'ennemi.

Ils s'attendaient à une troupe de miliciens armés jusqu'aux cheveux, arrivant de préférence à l'aube ou même au milieu de la nuit pour attaquer le village et délivrer leurs amis toujours prisonniers, ce furent trois hommes qui arrivèrent un jour, à l'heure où le soleil est tout juste au milieu du ciel ; ou plutôt

deux hommes armés et un troisième être bizarre, le visage non pas pâle, blanc ou transparent comme dans les rêves du vieux Lukeni, mais rouge comme la crête d'un coq, la tête coiffée d'un casque blanc. Il était vêtu d'une chemise blanche à manches longues ; boutonnée jusqu'au col, elle portait sur les côtés deux grosses poches bourrées on ne savait de quoi. Contrairement à ses miliciens, il portait un pantalon blanc qui lui retombait à la cheville, au-dessus des pieds bien protégés dans de solides brodequins. À sa ceinture pendait une petite arme, un fusil miniature. Les deux hommes qui l'accompagnaient portaient, en plus de leur fusil, un gros paquet sur le dos ; ils parlaient la langue du pays et ne cessaient de crier, de répéter « Nous sommes venus en amis, ne tirez pas, amis, nous sommes des amis ». Les sentinelles les entourèrent, arrachèrent les armes des miliciens et conduisirent les trois hommes au centre du village en ululant le cri de la chouette. Tout le monde sortit excité, curieux, pour voir cette créature étrange au visage rougeaud, au long nez, aux grandes oreilles rouges, « Ne tirez pas, nous sommes venus en amis, ne tirez pas, amis... ». Et voici que les enfants pleurent, se serrent contre leur mère, effrayés ; ou alors, cachés derrière leur mère, ils sortent leur petite tête et demandent maman maman, qu'est-ce que c'est, ça c'est quoi ça, en montrant du doigt la chose, c'est un homme mon garçon, mais pourquoi il a le visage rouge comme la poudre de *tukula*, c'est comme ça qu'ils sont chez eux, c'est où chez eux maman, je ne sais pas, ça doit être là où le soleil sombre le soir après avoir bu du sang, mais pourquoi qu'il ne reste pas chez lui, qu'est-ce qu'il vient faire chez nous, tais-toi donc sale gosse, intervient une grosse voix mâle, laisse les grandes personnes discuter, l'enfant retire sa tête, se serre encore plus contre le rempart que forme le corps de sa mère, « Amis, ne tirez pas, nous sommes venus en amis... ».

Le chef Bizenga sort. A sa droite, Mankunku son neveu, l'homme le plus admiré du village, médecin, savant, guerrier et poète ; derrière eux, le conseil du roi. Le roi s'assied sur son siège sculpté, ses pieds reposant sur la peau de léopard que lui a offerte Mankunku ; toute sa suite l'imite. Debout se tient sa garde, tenant ostensiblement non pas de vieux fusils à pierre de silex de fabrication locale et se chargeant par le canon, mais des fusils à cartouches saisis sur les troupes de l'envahisseur.

« Donnez un siège à l'étranger. »

On pose un siège en peau de chèvre, à l'ombre, en face du chef Bizenga. L'étranger s'assied, ses guides s'asseyent plus loin. Il ôte son casque, essuie la sueur qui lui coule du front. Maman, maman, pourquoi ses cheveux sont raides comme la barbe de maïs, idiot, c'est le chapeau qu'il porte qui les aplatit, maman, maman, je peux les toucher, non, ils vont s'arracher et rester entre tes doigts comme les ailes des termites volants, maman, maman, tais-toi, crie la mère excédée.

« Nous sommes des amis, nous sommes venus en paix. »

C'est la première fois que l'étranger ouvre la bouche : tous les regards s'y plongent ; il semble bien qu'il ait une langue rose et des dents blanches comme tout le monde mais les sons qui en sortent sont différents, incompréhensibles, bizarres. Quel parler barbare ! Pendant que l'interprète, un de ses guides, traduit, l'étranger ouvre les boutons de ses manches, roule celles-ci jusqu'aux coudes, dégrafe deux boutons de sa chemise à partir du col et s'évente. Maman maman, regarde, il a les bras blancs comme de la farine de manioc et la poitrine velue comme un chimpanzé, petit idiot, c'est parce qu'il vient de là où habitent les ombres, un pays où il n'y a pas de soleil, maman maman, est-ce que je peux toucher sa peau, non mon petit, les éclats resteraient dans ta main comme les écailles de poisson, j'ai peur maman, j'ai peur du type au visage rouge et aux bras blancs,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du chemin, valse effectuée à pas de corruption, de persuasion, de bluff, et d'autres artifices encore. Ce que vivaient ces nouveaux conquistadores était vraiment extraordinaire ! Était extraordinaire non pas ce monde bouillonnant de vies de toutes sortes, ce monde luxuriant de plantes, de fruits et de fleurs inconnus, d'espèces animales originales telles que la girafe au long cou et l'amphisbène à deux têtes qui peut se déplacer dans un sens ou dans l'autre, non pas ce monde où une simple tornade devenait un spectacle merveilleux dans lequel se déchaînaient toutes les formes cosmiques, mais extraordinaire était l'incroyable facilité avec laquelle ils agrandissaient leurs nouveaux empires ; ils ne les achetaient pas, ils ne les occupaient même pas vraiment, c'était beaucoup plus simple : ils déclaraient purement et simplement que ces terres leur appartenaient et elles étaient à eux, avec tout ce qu'il y avait dessus ou dessous.

Ceux qui conquièrent le pays de Mankunku s'appelaient Belges ou Français, mais qu'importe ? Ils auraient bien pu s'appeler Portugais, Anglais, Allemands, Turcs ou Maoris que cela n'eût rien changé à leurs actions car tous les peuples qui se lancent à la conquête d'autres peuples se ressemblent. Ils occupèrent le bassin du grand fleuve Nzadi et ne furent arrêtés à l'ouest que par l'Océan ; au nord ils ne s'arrêtèrent point ; à l'est ils se heurtèrent aux Arabes musulmans, premiers esclavagistes négriers de cette partie du continent et qui continuaient à dépeupler des régions entières par leurs razzias aussi fréquentes que cruelles. Ces Arabes qui, avec leurs archaïques espingoles, avaient terrorisé des populations, brisé des familles, pillé, enlevé des jeunes filles pour leurs harems, eux qui, pour s'enrichir, avaient fait cheminer de l'intérieur vers la côte orientale des dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants enchaînés les uns aux autres par de lourdes chaînes

à entraver un buffle, eux qui avaient fait cheminer de l'intérieur vers la côte, dans des conditions effroyables, des colonnes et des colonnes d'hommes le cou pris dans l'enfourchure d'une solide branche d'arbre d'à peine un mètre de longueur entre deux esclaves et maintenue fermement à la gorge par un rivet de fer, ces Arabes ne purent eux non plus résister à ces nouveaux venus qui arrivaient pour les déposséder de leurs sources de richesse ; ils trouvèrent eux aussi leurs maîtres, furent taillés en pièces et soumis comme les autres. Et les envahisseurs étrangers, après avoir débordé le bassin du grand fleuve, continuèrent leur route vers les grands lacs.

Ils écrivaient :

« Nous avons une mission sacrée, celle de porter la civilisation à ces peuplades primitives et nous ne faiblirons jamais. Nous allons également donner à notre pays un vaste empire sur lequel le soleil ne se couchera jamais, un empire qui rendra jaloux le reste du monde ; nous affirmerons ainsi notre puissance. »

D'autres ajoutaient :

« Il y a des terres à prendre; des serviteurs à volonté. Les droits de l'homme ne sont pas faits pour les Nègres. D'ailleurs les indigènes n'ont droit à rien, ce qu'on leur donne est une véritable gratification. »

D'autres encore :

« Je ne te parlerai pas des coutumes licencieuses de ces gens, la plume d'un religieux se refuse à mettre de telles choses sur un papier. L'Évangile dit que nous sommes tous frères, cela est certainement vrai, mais l'Africain est notre petit frère. »

Mais, il faut le dire, certains écrivaient aussi :

« ... Nous n'avons rien vu qui justifie l'hypothèse de l'infériorité native du Nègre, rien qui prouve qu'il soit d'une autre espèce que les plus civilisées. L'Africain est un homme

doué de tous les attributs qui caractérisent la race humaine... »

Ils continuèrent à marcher, à passer des montagnes, à traverser des forêts et des fleuves et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils butèrent sur d'autres étrangers venus des mêmes pays et qui rivalisaient avec eux. Alors, n'ayant plus d'autres territoires à acquérir, ils se tournèrent vers ce qu'ils appelaient la mise en valeur de ces pays conquis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

demandait Mankunku.

– Ah ! les dix doigts des mains et les dix doigts des pieds ne suffiraient pas pour les compter.

– Ce n'est pas possible ! Je savais que la terre était grande mais pas à ce point. Votre pays doit toucher celui des étrangers car je sais qu'ils viennent de plus loin encore.

– Ne me parle pas de ce voyage, dit Djibril ; après nous avoir capturés ? car nous avons peur de voir la mer – on nous a fait marcher dix à quinze jours jusqu'à Bangui.

– Pourquoi aviez-vous peur de voir la mer ?

– Chez nous, on dit que ceux qui voient la mer attrapent une maladie mortelle soit du corps soit de l'esprit.

– Je n'ai pas encore vu la mer, dit Mankunku, je n'ai pas encore quitté le bord du fleuve où je suis né ; mais mon père a vu l'océan et il se porte à merveille.

– Je ne peux pas te répondre, c'est ce qu'on dit chez nous.

– Une fois à Bangui, reprit Djermakoye, nous étions entassés dans d'étroites barges sans toit, sous le soleil et la pluie ; parfois, pendant des heures, il était impossible de bouger un pied. Beaucoup mouraient par asphyxie, tandis que d'autres, fatigués parfois de se cramponner au-dessus de la mêlée où ils pouvaient respirer, lâchaient prise, glissaient et tombaient dans le fleuve. C'est ainsi que mon père a disparu au cours de ce long voyage.

– Pourquoi n'essayiez-vous pas de repêcher ceux qui se noyaient ?

– Il n'était pas possible d'arrêter la barge pour repêcher tous ceux qui tombaient ; on ne serait jamais arrivés à destination. De toute façon, à peine faisaient-ils plouf dans l'eau qu'une queue de caïman les assommait et l'instant d'après ils étaient pris entre deux mâchoires.

– Mon Dieu », soupirait Mankunku, ne trouvant plus que

dire.

Leurs conversations se terminaient souvent brutalement car les sentinelles passaient et leur demandaient impérativement de se taire. Ils s'allongeaient alors à la belle étoile et se réveillaient, le lendemain, le corps frigorifié par la fraîcheur et l'humidité de ces nuits tropicales. Ils ne dormaient sous un toit que pendant la saison de pluies, sous un large hangar construit à la hâte pour les protéger. Puis Djibril et Djermakoye reprenaient leur travail de portage, transportant chacun des sacs de ciment de cinquante kilos. D'autres s'épuisaient sous des charges trop lourdes, des châssis de wagonnets, des rails, des barils de ciment, des panneaux de maisons démontables sur un terrain excessivement difficile : il fallait monter et descendre des petites collines, éviter des arbres, contourner un petit ravin ; les jours de pluie, c'était un véritable exercice d'équilibre sur le sol visqueux, tapissé d'une épaisse couche de feuilles mortes en décomposition. Ce portage fut aussi meurtrier que le reste ; des hommes se brisaient le cou sous les paniers de pierres, d'autres glissaient des collines avec leur wagonnet pour se retrouver écrasés au fond d'un ravin. Un jour, une vingtaine d'ouvriers harassés refusèrent de reprendre le travail malgré les menaces de l'ingénieur en chef. Le contremaître tira cinq hommes au hasard parmi lesquels Djermakoye, il leur attacha un collier de dynamite autour du cou et les fit sauter. Les autres reprirent immédiatement le travail.

Les hommes couraient à droite et à gauche, on concassait des cailloux, on poussait des wagonnets, on soulevait des rails... tout cela sous l'œil attentif du contremaître blanc. Et Mankunku était fasciné par cet homme, par ces hommes : d'où tiraient-ils leur puissance ? De leurs ancêtres ? Voyez cet homme seul, sans arme, le visage rougi par la chaleur, à l'abri de son casque blanc. Il suffît de deux d'entre nous, d'un seul, moi par

exemple, pour le mettre hors de combat, le tuer ; pourtant personne n'ose, quelque chose nous arrête. Il est là, seul, donnant des ordres, dictant sa volonté à dix, cent, mille, des milliers d'entre nous. Et à moi aussi, moi Mandala Mankunku, dont l'ancêtre renversait les puissants ! D'ailleurs, rien ne semblait résister à sa volonté. Qu'un rocher le gênât, on le faisait disparaître dans le bruit que feraient dix fois cent fusils ; qu'une montagne le gênât, on la coupait en deux et on y creusait un tunnel pour pouvoir passer dessous ; qu'une rivière le gênât, on jetait un pont par-dessus et on continuait son chemin. Où allait-on ainsi, poursuivant un horizon qui fuyait sans cesse ? Mankunku bandait ses muscles, saisissait la traverse brûlante, la déposait, repartait vers son compagnon en chercher une autre. Oui, qu'est-ce qui pouvait les arrêter ? Bien sûr, les ancêtres se vengeaient quelquefois : certains matins, les ouvriers trouvaient des rails encore munis de leurs traverses qui pendaient en l'air au-dessus du vide à la suite d'un éboulement ayant entraîné avec lui des milliers de mètres cubes de terre ; eh bien, cela ne décourageait pas l'étranger, il recommençait, il faisait travailler deux fois plus durement, consolidait le bord des remblais, et on repartait. La mort de dizaines d'ouvriers lui était indifférente : voyageur, si un jour tu prends le chemin de fer qui mène du grand fleuve à l'Océan, écoute attentivement le claquement des roues sur les rails car chacun d'eux, chaque tac-tac, dénombre un mort ; alors pense un peu à tous ces hommes ensevelis dans ces montagnes où tu passes et rappelle-toi qu'ici il y a un mort pour chaque traverse. Cela aidera peut-être leur âme à dormir en paix.

Ce soir-là, en rentrant au camp, Mankunku trouva Djibril allongé sur son grabat. Il avait beaucoup maigri ; ses yeux s'enfonçaient dans ses orbites trop grandes, sa peau tirait sur son visage, moulant étroitement les os de son front et de ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme les poissons de la rivière voyant s'approcher l'ombre de la pirogue du pêcheur : Mandala est apparu au centre du cercle, brusquement. Il a été chez lui, il a bu plusieurs de ses breuvages et il tient dans sa main l'arme qu'il a lui-même créée dans l'atelier de son père. Il est debout, Mankunku, le savant, le médecin, le forgeron, Mankunku, dans ses habits sales d'ouvrier de chemin de fer, les pieds nus fermement plantés dans la terre. Bizenga le regarde et veut paraître hautain et dominateur. Il a grossi depuis son pacte avec les étrangers ; c'est lui qui collecte tout ce que le village reçoit en échange du caoutchouc et des palmistes, sans compter les cadeaux particuliers que lui fait l'administration ; il est devenu riche, sa famille ne travaille pas, il a cinq femmes, il n'a plus jamais faim. Il est habillé d'un pantalon de toile blanche retenu en haut sur son gros ventre par une ceinture en peau de crocodile, et en bas par une belle paire de chaussures importées ; sa chemise de flanelle vivement colorée est recouverte d'une couverture rouge jetée comme une cape sur ses épaules et qui constitue, avec le bonnet en peau de léopard qu'il porte sur la tête, le nouveau symbole de sa royauté.

Les deux hommes se regardent, sourds et muets, devant cette foule muette dont on entend la respiration lourde et oppressée. Les deux hommes se cherchent des yeux et soudain leurs regards jaillissent des orbites, des yeux, se tournent autour, s'évitent, louvoient. Celui de Mankunku voit défiler au fond de celui du chef Bizenga d'abord l'étranger au casque peint en kaolin blanc, puis des chaînes d'hommes se levant et s'abaissant au rythme de la houe sous un soleil torride, et des laptots traînés çà et là sur la face de la terre et de la mer, et sur la fameuse route des caravanes ; il voit défiler au fond de ce regard Bizenga lui-même et des hommes lui ressemblant, coiffés du casque blanc, surveillant des caravanes d'hommes, une chicotte à crins d'hippopotame à la main, vêtus des plus beaux tissus venus de

l'outre-mer, buvant les plus forts alcools importés, possédant les plus belles demeures... Et le regard de Bizenga aperçoit au fond de celui de Mankunku une contrée vide, déserte, où les tombeaux des ancêtres semblent avoir disparu pour être remplacés par des cathédrales de blues et de haines concentrés, par le train, ce monstre immense et fumant apporté par les étrangers avec comme mécanicien Mankunku et des hommes lui ressemblant, il voit Mankunku à la tête d'une foule immense poursuivant les étrangers qui, oubliant leur casque blanc, fuient à toute allure pour embarquer dans les bateaux qui les ramènent chez eux, sous les cris et les violences d'un peuple révolté, libéré... Les deux regards ne comprennent pas ce qu'ils voient ; ne comprenant pas, ils cessent de se regarder, continuent de se tourner autour, s'évitent et puis tout d'un coup s'accrochent. Quand deux éléphants se battent, leurs trompes s'enroulent l'une autour de l'autre comme deux lianes qu'on tord ; les deux bêtes se poussent, se repoussent, chacune tire de son côté et, épuisées, elles déroulent leur trompe. Enfin, les deux hommes reprennent leurs regards qu'ils traînent sur la foule pour se reposer, pour récupérer, pour se faire insuffler une nouvelle force par un mot d'appréciation, un regard d'encouragement, un hochement de tête approbateur, bref par un geste, rien qu'un geste de sympathie... Mais voilà, la foule est ainsi faite qu'elle ne sait jamais rien avant le dénouement d'un drame, le peuple ne peut prendre parti pour l'une ou l'autre des deux plus grandes personnalités de sa cité ; s'il y a confrontation, c'est que les ancêtres l'ont voulu, le vainqueur sera celui qui avait raison.

Ils se regardent à nouveau ; le visage de Bizenga se tord de colère comme le jour où il a surpris son élève en train de dévoiler le secret des médicaments à la population.

« Mankunku, tu es un sorcier ! »

Brouhaha de la foule ; on s'agite, on murmure, on s'excite.

C'est une accusation très grave, on ne peut simplement nier qu'on soit sorcier, « mangeur » d'hommes, il faut prouver qu'on ne l'est pas. Ouais Mankunku, prouve que tu n'es pas sorcier, relève le défi, l'épreuve du *nkasa*. Il fait signe, on l'apporte, ciguë de couleur blanchâtre, véritable poison, plus vénéneux que le plus mortel des champignons. Dans un sourire, Mankunku prend laalebasse, regarde intensément Bizenga qui bat des paupières, ne sachant où détourner son regard, la vide d'un trait. Il a bu le poison, il l'a bu. Il va basculer, oui il bascule, non il a simplement changé de pied, tu ne crois pas qu'il a les yeux légèrement révoltés, non, c'est le soleil qui l'éblouit un peu, t'es sûr qu'ils ne sont pas vitreux, non, attention maman, *nganga* Mankunku va tomber, il titube, non, il se déplace vers la palme, oh, il se tient le ventre, il bascule la tête en avant, il est plié en deux, les aïeux, il va tomber, il va mourir foudroyé... il vomit au pied de la palme ! La foule applaudit, jubile, elle peut choisir son côté maintenant, Mankunku n'est pas un sorcier, il est innocent.

Les jambes de Bizenga semblent mal le supporter car il ne peut plus rester immobile ; il s'appuie tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. On n'accuse pas impunément un innocent. La foule attend que Mankunku demande aussi au chef Bizenga de subir l'épreuve du poison. Mais non, il se redresse, son regard vert profond, plus mystérieux encore que la profondeur des grandes forêts équatoriales. Il regarde Bizenga. Le vieux Lukeni lui racontait qu'un jour il avait vu deux buffles qui, en se battant, s'étaient accrochés par les cornes ; ils étaient restés debout, immobiles pendant une lune entière jusqu'à ce que la soif et la faim les terrassent. Mankunku, lui, a emprisonné Bizenga dans son regard. Bizenga reste cloué sur place, ne pouvant que se dandiner d'une jambe sur l'autre ; la foule retient sa respiration, Mankunku ne dit pas une seule parole.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– N’importe quoi, pourvu que je gagne un peu d’argent puisque c’est ce qui compte maintenant le plus dans ce monde.

– Voyons voir. »

Il se leva, ouvrit un tiroir et commença à trier les dossiers. Mandala le regardait, admiratif. C’était certain, ce garçon avait une partie du pouvoir des étrangers, une partie beaucoup plus grande que celle que lui, *nganga* Mankunku, pourrait jamais avoir. Il jugeait désormais ses recherches inutiles, les plus jeunes que lui s’y employaient mieux qu’il ne pouvait le faire ; il n’avait plus qu’un vœu, celui de s’intégrer totalement dans cette vie citadine, faire son travail, gagner de l’argent et oublier tout le reste. L’employé revint s’asseoir. Il ouvrit une chemise et sortit des papiers.

« Voilà, je vais vous faire une faveur spéciale puisque vous êtes un ancien employé des chemins de fer. Nous venons de recevoir une locomotive de type Mikado et on m’a demandé de sélectionner quelqu’un pour être le premier mécanicien indigène, je vais vous proposer.

– Que veut dire “mécanicien” ?

– Vous apprendrez à conduire les locomotives. »

Mankunku fut abasourdi.

« Vous... vous voulez dire que je pourrai déplacer cette lourde machine, la faire rouler, traverser des montagnes, des tunnels et des ponts ? »

L’employé rit de l’incrédulité de son interlocuteur.

« Mais oui, vous pouvez le faire et le faire bien. Vous serez le premier, il faudra donc que vous soyez bon, n’est-ce pas ? Ce sera une fierté pour nous et surtout pour moi qui vous ai recommandé. C’est d’accord ? »

Mankunku se voyait déjà dans la locomotive. Il était fier, il se sentait puissant ; un large sourire éclaira son visage.

« Oui bien sûr, c’est d’accord. Je ne saurais vraiment

combien vous remercier.

– Oh, ne me remerciez pas encore, ce n'est pas fait. Donnez-moi vos papiers.

– Mes papiers ? Quels papiers ?

– Votre carte d'identité, des attestations de travail si vous en avez.

– Je n'ai pas de papiers.

– On ne vous donnait pas de reçus pour les salaires que vous touchiez ?

– Non, nous n'avons jamais reçu aucun papier.

– Ah, c'est vrai, j'oublie toujours que c'étaient plutôt des travaux forcés qu'un travail normal rémunéré par un salaire. C'était vraiment une autre époque ! »

Il réfléchit un instant.

« Je vais vous faire un certificat bien que je n'en aie vraiment pas le droit. »

Il prit une feuille de papier, un crayon et se mit à noter des renseignements.

« Votre nom.

– Mandala Mankunku.

– Prénom ? »

Silence.

« Un autre nom avant celui-là, un nom de Dieu

– Je n'en ai pas.

– Eh bien, il faut en choisir un. »

Il tira un calendrier et se mit à lire au hasard : Thierry, Rodrigue, Hégésippe, Zacharie, Zéphyrin...

« C'est des noms ?

– Oui.

– Que signifient-ils ?

– Vous savez, ces noms étrangers ne veulent rien dire.

– Eh bien, s'il m'en faut un pour avoir du travail, donnez-

m'en un.

– Attendez. – Il ferma les yeux et laissa tomber son crayon sur un nom : Maximilien – Voilà, vous vous appelez Maximilien Mandala Mankunku. Ça vous va ?

– Très bien.

– Quand êtes-vous né ? »

Mandala eut peur tout d'un coup que l'employé ne doutât de sa naissance, aussi se jeta-t-il dans une longue explication passionnée et embrouillée.

« Je suis né au milieu du deuxième mois de la saison sèche, quinze ou seize saisons de pluies avant l'arrivée du chef Bizenga, vingt-deux ou vingt-trois saisons avant le début du recrutement pour le chemin de fer. Il y a des palmes à l'endroit où je suis né, près du fleuve. Mon village s'appelle Lubituku ; il s'y trouve encore des hommes et des femmes qui peuvent témoigner de ma naissance bien que mon père et ma mère soient morts tous les deux. Je vous jure que, malgré les mauvaises langues qui racontent n'importe quoi sur ma naissance, je suis bien né... »

L'employé était surpris de l'acharnement de Mankunku à prouver qu'il avait bien eu une naissance, comme si un être humain pouvait exister sur cette terre autrement que par l'accouchement d'une mère.

« Je vous crois, je suis sûr que vous êtes né d'une mère, il n'y a aucun doute là-dessus. C'est difficile de donner une date cependant. Voyons. Disons que vous êtes né en juillet et que vous avez trente-cinq ans. Non, c'est trop, trente ans. »

Il écrivit sur le papier le nom de Maximilien Mandala Mankunku, vingt-cinq ans... « Allez chez un photographe, faites-vous faire deux photos, revenez demain à la même heure et vous aurez vos papiers.

– Merci beaucoup. Comment vous appelez-vous ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avaient emmenée avec eux. À partir de ce jour-là, quelque chose se cassa définitivement dans sa perception des étrangers ; quoi, il ne pouvait le dire. Comme il n'avait aucune envie d'aller se faire tuer pour cet étranger, son chef, il choisit le moindre mal et décida de rester à son poste.

Il se remit à penser au grand fleuve, à ses longues randonnées solitaires dans la nuit à la recherche des forces qui se cachent derrière les choses. Avoir abandonné tout cela pour la ville et pour la machine valait-il le coup ?

La vie continua ainsi, à petits pas monotones, jusqu'au jour où la nouvelle arriva, d'abord par la rumeur, puis officiellement : la guerre était finie ! On était en mai 1945. C'était la première fois dans sa vie que Massini retenait une date. Un frisson d'excitation s'empara du pays qui attendit encore plusieurs mois le retour de ses fils partis pour la guerre. Ce jour-là, les femmes balayèrent leur maison, se firent tresser les cheveux, s'achetèrent de nouveaux pagnes pour accueillir les hommes que Massini eut l'honneur d'aller chercher au bateau qui les ramenait. La foule encombra la gare, des heures avant l'arrivée du train. La joie était revenue ; les jeunes filles, coquettes et coquines, belles sous leur robe de fleurs tropicales, n'essayaient pas de cacher la petite lueur malicieuse qui brillait dans leur regard, trahissant ainsi les scènes de plaisir et de désir qu'elles imaginaient déjà dans leur tête et qu'elles comptaient bien s'offrir ce soir-là avec leur amant retrouvé. La guerre était finie. Une fanfare était là, place du Départ, rebaptisée place des Anciens-Combattants, jouant des airs militaires alternés d'airs de danse. Les miliciens se faisaient aimables ; on voyait même les étrangers familiariser avec les indigènes, leur visage blanc pâle ou rouge, suivant le cas, était fendu de sourires débonnaires. Tout n'était que rires et larmes, larmes de joie.

Un coup long, deux brefs, un long. Ovation de la foule en délire : Massini Mupepe entrain en gare. Son train, décoré de drapeaux, s'arrêta lentement. Il donna un coup de sifflet supplémentaire. Et l'on prit d'assaut les wagons. Les noms qu'on hurlait s'entremêlaient, on sautait au cou du premier soldat sur lequel on pouvait mettre la main, joie, pleurs et larmes de joie, bousculades, cafouillage. Les miliciens reçurent l'ordre d'intervenir pour rétablir l'ordre et, abandonnant comme par magie l'air débonnaire qu'ils affectaient jusque-là, ils retrouvèrent leur cruauté atavique : en un rien de temps, tout le monde fut refoulé à la place du Départ – devenue place des Anciens-Combattants – et l'on se tint debout en bon ordre, attendant sagement les soldats...

Enfin les héros apparurent !

Ils arrivaient, un moignon à la place du bras, une jambe ou une main en moins ! Des éclopés rutilants de médailles plantées à leur poitrine qu'ils tentaient de maintenir bombée en bons soldats qu'ils étaient. La foule poussa un murmure d'incrédulité et de déception. On cherchait un frère du regard et, dès qu'on l'apercevait, on vérifiait qu'il ne lui manquait pas un membre. L'ordre fut de nouveau rompu. On étreignait les amis, les parents ; ceux qui n'étaient pas touchés physiquement avaient les paroles tristes. Hélas, beaucoup ne revinrent pas du tout, ils avaient disparu là-bas, dans ce pays de merveilles. Les pleurs et les larmes de joie se transformèrent en pleurs et larmes de douleur ; on aidait un cul-de-jatte à se déplacer, on prenait le barda d'un manchot, on tenait les béquilles d'un unijambiste. Mabilia, du village de Massini, avait laissé un œil là-bas ; on ne reconnaissait plus le séduisant De Kélondi, il avait reçu un éclat à la jambe gauche et boitillait. Sur les soixante-trois mille trois cent quarante-quatre hommes qui partirent du pays de Massini Mupepe, il y en eut exactement vingt-quatre mille deux cent

soixante-dix qui ne revinrent pas et l'un d'eux s'appelait Ambroise Poaty. Massini le chercha en vain dans la cohue, il interrogea tous les soldats qu'il connaissait pour demander des nouvelles de son ami.

Enfin, ceux qui étaient partis sauver la mère patrie et la liberté du monde une chanson à la bouche rentrèrent dans leur foyer, le cœur fatigué. Massini en tant que chef d'amicale invita tous les anciens combattants à une réception le dimanche puis s'en fut lui aussi, la tête lourde, les paupières gonflées. Il dépassa une jeune femme seule, éplorée ; son visage triste contrastait douloureusement avec sa robe éclatante de couleurs. Il fut tellement ému qu'il oublia sa propre douleur et s'approcha d'elle.

« Bonjour, comment t'appelles-tu, femme ?

–Mi... Milete, réussit-elle à articuler entre deux hoquets.

–Etait-ce ton mari ?

–Non, c'était mon frère, mon unique frère ! »

Il ne sut qu'ajouter à cela. Il ne fit que l'étreindre doucement et lui dit avant de continuer son chemin :

« Courage, moi aussi j'ai perdu un ami très cher, presque un frère. »

Mais c'en était trop. Ses paupières gonflées éclatèrent et les larmes chaudes coulèrent pour la mémoire de l'ami parti défendre la liberté du monde. Quelle liberté, se dit Massini. Suis-je libre, moi ? Est-ce la liberté que de subir les sévices de tous ces miliciens tantôt pour le caoutchouc, tantôt pour les trois francs ou la conscription ? Il passa près d'un groupe entourant un sergent-chef qui avait perdu ses deux bras et un œil. Sans le vouloir, malgré sa tête qui bourdonnait, il sentait les paroles du héros vibrer sur ses tympanes, atteindre son cerveau et forcer leur chemin dans sa mémoire ; il entendit la voix heurtée de l'homme aigri par son expérience qui partait du cercle de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE LONG TRAIN chargé de wagons de manganèse gravissait péniblement la légère pente qu'il venait d'attaquer ; petit à petit il ralentit, malgré l'accélération que lui donnait le mécanicien, puis il n'avança plus du tout, ses roues patinèrent, usant encore plus les rails. Massini descendit et, avec quelques ouvriers, jeta du sable sur la voie : les roues accrochèrent alors et un violent effort de la locomotive arracha les wagons, ils roulèrent un petit peu puis se mirent à patiner de nouveau : rien à faire, le convoi était trop lourd. Cinquante wagons remplis de manganèse brut, c'en était trop pour ces vieux rails usés dont les éclisses tenaient à peine. Il fallait couper le convoi en deux et, comme la ligne était à voie unique, cela voulait dire bloquer tout trafic pendant quelque temps.

Pendant deux jours, il n'y eut aucun mouvement de train. Les voyageurs qui allaient de l'Océan au fleuve ou du fleuve à l'Océan encombrèrent les gares avec leurs bagages et marchandises tandis que ceux qui venaient des lointains villages, ne pouvant rentrer chez eux, déplièrent leurs nattes pour dormir au milieu des cris d'enfants, des régimes de bananes, des caquetages des poulets qu'ils transportaient. Pendant deux jours ils attendirent des trains qui ne venaient pas, ils tendirent en vain leurs oreilles pour détecter les sifflets reconnaissables du train de Massini. L'attente se prolongeant, les régimes de bananes commencèrent à pourrir, l'odeur des fientes de poulet se fit de plus en plus insupportable, la gare devint un vaste lieu d'ordures et de puanteurs. Les chefs de gare tentèrent vainement d'évacuer les gares et firent appel à la police. Les voyageurs et

leurs familles ripostèrent en attaquant les guichets pour se faire rembourser, houspillèrent les chefs de gare et les contrôleurs, lapidèrent la police.

On envoya des fonctionnaires donner des explications pour tenter de calmer les esprits : la ligne était bloquée par un convoi de manganèse trop lourd pour la locomotive ; il fallait soit une machine plus puissante, soit couper le convoi en deux et, dans les deux cas, cela prenait du temps. Mais ces explications ne convainquirent point les voyageurs d'abord, la population ensuite, car pour eux la « machine » était plus que la machine et accepter qu'une locomotive soit incapable de tirer des wagons était comme accepter qu'un crocodile cessât de vivre dans l'eau ou l'eau d'éteindre le feu.

Les conditions d'hygiène devenant de plus en plus précaires et les esprits s'échauffant de plus en plus, l'administration décida d'évacuer les gares par la force. Elle envoya des gendarmes armés qui rouèrent de coups les contestataires, égorgèrent leurs poulets, détruisirent une grande partie de leurs marchandises, emmenèrent certains en prison. Enfin les voyageurs se résignèrent à regagner leur village ou quartier, exténués, amers mais plus sceptiques que jamais. Il y avait certainement quelque chose de louche pour qu'on les évacuât si brutalement des gares ; quelque chose d'étrange devait arriver à tous ces trains. Autrement, comment croire que la locomotive si puissante puisse s'immobiliser sans raison entre deux gares ? Ou alors, serait-ce un signe du déclin des étrangers ? Des choses commençaientelles déjà à échapper à leur contrôle ?

La réponse vint d'elle-même. La rumeur commença du côté de l'Océan, elle suivit tout comme le train la voie ferrée jusqu'au fleuve, puis s'éparpilla sur tout le pays : les trains étaient arrêtés par l'homme le plus fort du monde, Moutsompa. Moutsompa était connu dans sa région pour ses exploits hors du commun ;

on avait appris, depuis, que c'était l'homme qui, pour s'amuser, se battait seul, poings nus, contre les éléphants et les buffles ; c'était l'homme qui arrachait un baobab par la force de ses biceps, qui enfonçait un clou en tapant avec la paume de sa main, l'homme qui ne se battait jamais contre d'autres hommes et préférait se laisser insulter plutôt que de réagir tant il savait son coup de poing mortel ; l'homme qui un jour, pour amuser les gens, laissa un camion poids lourd rouler sur ses pieds sans ressentir la moindre douleur. Il n'y avait qu'une chose qu'il n'avait pas encore bravée et qui le narguait, la locomotive ! Eh bien voilà, il voulait prouver une fois de plus sa force, il s'était placé sur la voie et arrêtait tous les trains qui passaient. Le nom de Moutsompa était devenu synonyme de résistance à l'étranger, un nom qu'on lançait comme un défi à la face des gendarmes indigènes et de leurs maîtres.

Au début, l'étranger rit, s'amusa de la crédulité de ces gens à l'esprit irrationnel, ces grands enfants qui croyaient n'importe quoi. Puis il commença à être agacé par le culte que semblait inspirer le nom de Moutsompa et il se fâcha vraiment quand on commença à mettre la force de Moutsompa sur le même plan que la sienne. Il fallait arrêter cela. Les autorités lancèrent une campagne d'information en utilisant les chefs coutumiers, les présidents d'amicale, les doyens d'âge ; ils expliquèrent qu'il fallait réfléchir un peu, raisonner, comprendre qu'aucun homme ne pouvait arrêter une locomotive avec la seule force de ses bras ; il serait happé, écrasé, écrabouillé, on ne retrouverait plus de lui aucun morceau intact. D'ailleurs les trains s'étaient déjà remis à circuler, des voyageurs avaient de nouveau parcouru tout le trajet du fleuve à l'Océan et de l'Océan au fleuve sans être inquiétés et le train de Massini ren trait tous les soirs dans les gares en lançant ses fameux coups de sifflet. Personne n'avait aperçu lors de ces voyages même l'ombre du fameux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas sincères dans leur foi. On les abandonnait alors au démon...

En vérité, il semblait qu'il n'existait plus qu'une seule personne dans le pays, Santu-a-Ntandu. Bien loin était le temps où l'on se passionnait pour Massini Mupepe et sa locomotive, pour Wendo et sa *Marie-Louise*. Les églises chrétiennes harcelaient l'administration avec leurs plaintes contre cette fausse prophétesse qui semait le trouble parmi leurs fidèles ; la police quant à elle se plaignait auprès du gouverneur des désordres que ne manquerait de causer cette aventurière qui ne se cachait pas de recréer un mouvement interdit, le moutompisme. L'administration hésita entre plusieurs formes d'actions puis finalement décida de laisser faire les choses, espérant que, comme pour tant d'autres mouvements millénaristes, le temps se chargerait de l'émousser sinon de le faire disparaître complètement. Ce ne fut pas ce qui arriva, bien au contraire, le mouvement ne fit que prendre de l'ampleur. Alors la police, l'armée et la religion se mirent à combattre ensemble ce fléau, la Sainte du Nord, Santu-a-Ntandu.

Comme elle l'avait toujours fait depuis son arrivée au pays de Massini, l'administration des étrangers n'avait qu'une réponse finale à toutes les situations qui se présentaient, la force. On envoya donc l'armée à la recherche de la mystérieuse sainte dont personne ne savait le nom véritable. Mais l'armée arrivait toujours trop tard, la sainte ne se trouvait plus à l'endroit où sa présence avait été signalée. Alors les militaires, comme tous les militaires du monde, excédés, pillaient les villages, emportant poulets, chèvres, violant les femmes, battant les hommes tout comme au bon vieux temps des *mbulu-mbulu* d'avant-guerre. Les soldats passèrent ainsi six mois à la traquer, par camions blindés, par hélicoptère, à pied, en pirogue, de village en village, de forêt en forêt, de rivière en rivière. Un jour, ils crurent l'avoir prise au piège dans les marécages du Nord ; on

l'avait, paraît-il, encerclée, les hélicoptères l'avaient repérée, la capture n'était plus qu'une question de minutes, surtout ne quittez pas votre poste radio, c'est moi le chef d'état-major de l'armée qui vous parle, la nouvelle de l'arrestation de cette criminelle sera annoncée d'un instant à l'autre, peut-être même avant que j'aie terminé de lire cette communication.

Mais les minutes devinrent des heures, les heures des jours, les jours des semaines et la sainte n'avait toujours pas été capturée. D'ailleurs pouvait-on arrêter une sainte qui pouvait disparaître quand elle voulait, allait voir Dieu pour causer et revenait quand cela lui plaisait ? Tenez, une fois, sa pirogue avait été endommagée par les tirs des militaires et prenait de l'eau de toutes parts ; eh bien, elle s'était levée et, comme Jésus, elle avait traversé la rivière en marchant sur les eaux. Une autre fois, elle était au milieu de ses fidèles lorsque les troupes les encerclèrent ; mais voilà, tout d'un coup elle ne fut plus là. On ne sut jamais ce qu'elle devint ce jour-là : vent, grain de sable, fourmi, feuille de palmier ? Une autre fois enfin, en désespoir de cause, on avait envoyé des espions avec des caméras et des magnétophones pour la surprendre en flagrant délit de prêcher subversif ; eh bien, non seulement les films refusèrent de s'impressionner, mais les magnétophones aussi n'eurent de cesse d'oublier ce qu'ils avaient enregistré. En effet, une fois la bobine déroulée, les paroles de la sainte s'envolaient définitivement avec l'air et la bande redevenait vierge. D'ailleurs ce n'était pas tout. On fit appel aux grands féticheurs. Ils se réunirent et décidèrent d'employer un *kipoyi*. Il suffisait de suspendre un objet du disparu sur une branche portée par deux hommes, et la branche vous conduisait inmanquablement à la personne ou à l'objet recherché après les adjurations d'usage. C'était ainsi qu'ils détectaient les sorciers et autres malfaiteurs du village. On suspendit donc un foulard vert perdu par la sainte

à une branche de l'arbre *ntela* portée par deux solides gaillards ; des blindés et une section de soldats se mirent derrière les porteurs pendant qu'un hélicoptère les survolait. Et les féticheurs adjurèrent, vaticinèrent, crachèrent du vin de palme en fines gouttelettes sur le foulard, va *kipoyi*, aussi vrai que l'esprit des ancêtres est juste et aime la vérité, conduis-nous à cette Santu-a-Ntandu où qu'elle soit, où qu'elle se cache, que ce soit au plus profond de la forêt avec les pygmées, ou bien qu'elle se terre comme un fourmi-lion dans son entonnoir de sable, va *kipoyi*, va... Les porteurs commencèrent à balancer d'avant en arrière, et tout d'un coup démarrèrent, comme une moto qui s'emballe, et se mirent à courir vers le lieu où se cachait la femme traquée, suivis par l'hélicoptère, les blindés et les soldats. Le *kipoyi* était infailible, et sa force continuait à pousser les deux porteurs qui marchèrent pieds nus sur les tessons de bouteilles sans se blesser, ils marchèrent sur les braises laissées par les incendies de forêt qui couvaient sous les tourbes sans se brûler, ils traversèrent des buissons épineux sans qu'une épine les égratignât, écrasèrent des vipères sans se faire piquer, ils coururent droit devant eux, poussés par la force du *kipoyi* comme un aimant attire la limaille de fer... jusqu'au grand fleuve qui les engloutit tous, porteurs, blindés, soldats, et même l'hélicoptère dont les pales s'étaient accrochées aux arbres. Ainsi, ils ne purent jamais traverser pour rejoindre l'autre rive où se trouvait la sainte ! Même le grand fleuve la protégeait. Et c'était cette personne-là qu'ils croyaient arrêter ! La Sainte du Nord, Santu-a-Ntandu : elle était partout et nulle part.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

racines, sans traditions, donc sans symbolisme ? Et, brusquement, il se souvint qu'il était forgeron et fils de forgeron.

Il construisit au fond de sa parcelle, à la périphérie de la ville, une vieille forge traditionnelle comme l'avait été celle de son père où il avait appris le noble métier de forgeron ; et, au lieu de travailler avec le fer et le plomb, il eut l'idée de faire des bijoux à partir des médailles religieuses que les gens ne voulaient pas garder. Il demanda aux hommes et aux femmes de lui vendre leurs médailles saintes et la réponse dépassa ses espoirs : ils les lui donnèrent gratuitement. Il les faisait fondre selon les techniques ancestrales et il en sortait des bijoux délicats, des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets, des manilles de danse. Sous sa main les saints devenaient ainsi des singes moqueurs accrochés par la queue ou par une main à une branche d'arbre, les doigts dans le nez ; ils devenaient des biches délicates et apeurées, debout sur leurs jambes fragiles, des éléphants massifs, de laids hippopotames à grande gueule, des phacochères hideux. Le forgeron Mankunku pouvait tout faire, tout inventer. Il transformait la Sainte Marie en Ma Ngudi et Jésus-Christ en Moutsompa. Et les femmes des étrangers se paraient de ces bijoux faits à leur insu de médailles des saintes, tandis que leurs hommes vantaient ces produits merveilleux de l'artisanat local.

Pendant ce temps, fait étrange qui rassura les autorités tant administratives que religieuses, le pays fut atteint, sembla-t-il, par un renouveau de ferveur religieuse : la demande en médailles saintes doubla, tripla, alors que, moins d'un an auparavant, il fallait utiliser l'armée pour en distribuer. Les évêques étaient contents, les voies du Seigneur sont impénétrables, il ne fallait jamais désespérer : c'était mieux ainsi, car la religion était un acte individuel, elle ne saurait être imposée. L'accès de piété ne

fit qu'empirer, si bien que toutes les médailles jusqu'aux croix de bronze de Notre-Seigneur vinrent à manquer. Les maîtres étrangers, toujours sensibles au bonheur de leurs administrés, lancèrent une campagne désespérée dans les journaux de leurs pays, nos frères aidez-nous, il en va de l'âme de nos indigènes, nos petits frères bien-aimés dans la religion... Alors ces peuples généreux envoyèrent des tonnes de croix, de médailles, qui se retrouvèrent dans les forges de Mankunku. Mais la générosité de ces peuples ne s'arrêta pas là, ils offrirent au peuple pieux du pays de Mankunku un Noël exceptionnel : des rennes furent envoyés par des avions-cargos spéciaux, des Pères Noël vêtus de houppelandes rouges et à barbe blanche furent importés, ils circulaient dans des chariots et saluaient la population ; on achemina du gui et du houx. Bref il ne manquait qu'une chose pour que ce fût un parfait Noël blanc : la neige, car personne n'avait pu résoudre le problème de son importation en pays tropical.

Mankunku gagnait beaucoup d'argent grâce à la beauté de ses bijoux mais son grand bonheur et sa grande motivation étaient d'avoir tant soit peu vengé Ma Ngudi. Malheureusement, des milliers d'autres petits volcans essaimèrent le pays, non pas vengeurs comme celui de Mankunku, mais cupides. Des tâcherons médiocres se mirent à imiter Mankunku, rien que pour l'argent sans posséder son art, et il était facile de reconnaître sur une figure de singe une partie de la croix du Christ mal fondue ou, sur un hippopotame, le profil de la Vierge mal transfiguré. Ainsi les autorités se mirent-elles à soupçonner le destin véritable des médailles saintes dont on inondait le pays. Le scandale fut grand et le sacrilège impardonnable. Il ne fut pas difficile de remonter jusqu'à Mankunku.

Ils arrivèrent tôt le matin, entourèrent la maison de Mankunku, ouvrirent les portes à coups de crosse et de botte,

tirèrent Mankunku du lit, mirent la maison sens dessus dessous et découvrirent un stock de médailles sacrées attendant leur tour pour être transformées en objets sacrilèges par le feu maléfique de son athanor.

« Espèce de sale macaque de Nègre indigène d’Afrique noire tropicale sous l’équateur, fulmina le chef des militaires en colère reprenant ce qu’il avait retenu des injures que ses maîtres proféraient à son encontre, ainsi tu es fétichiste et idolâtre et ne respectes pas les saints ? Tu vas voir ce que tu vas voir ! »

Il fit un signe de tête. Deux soldats se jetèrent sur Mankunku et se mirent à le frapper. Il se défendit à coups de pied et de poing, d’autres soldats se précipitèrent, il fut assommé et ramené vers le chef le visage en sang. L’homme d’Eglise qui les accompagnait afin d’authentifier le sacrilège ne cessait de crier « Dieu ne lui pardonnera pas car il savait ce qu’il faisait ».

Les soldats le ficelèrent et le jetèrent dans un camion pour le transporter à la maison d’arrêt sous les vives protestations des voisins accourus.

La nouvelle de l’arrestation de Mankunku se répandit sur le pays comme l’ombre d’un gros nuage. Les paysans furent les premiers à protester, refusant les sacs de graines d’arachide et de maïs que leur distribuait l’administration pour les plantations d’Etat. Ils fuyaient les villages dès qu’ils entendaient les bruits de moteur des gros camions Diesel peinant sur les pistes à peine carrossables. Les soldats écoeurés rasaient les villages et mettaient dans une prison spéciale tous ceux qu’ils raflaient. La répression devint si terrible que les paysans adoptèrent une stratégie plus passive : ils acceptaient la distribution forcée des graines mais tuaient ces dernières avant de les semer en les faisant bouillir dans de grandes touques. Avec le temps, l’agitation gagna aussi la population citadine. Ce n’étaient plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ancillaires et de surcroît inopportuns.

– Non doyen, j'épouserai Milete ! »

Brouhaha dans l'assistance. Le visage du vieux se convulse, ses yeux s'arrondissent, ses lèvres déjà épaisses gonflent de rage. Son visage rappelle à Mankunku la colère de feu son oncle Bizenga.

« Mandala Mankunku, homme destructeur ! Écoute ceci : un homme aimait tellement sa femme que pour la satisfaire il consentit sous le miel de ses paroles et la beauté de ses seins à cueillir les noix d'un palmier sacré qui poussait dans le village. Malgré les paroles des vieux qui lui déconseillaient son extravagant projet, il grimpa au palmier pour aller chercher les noix interdites. Il monta, monta. Hélas, le palmier ne fit que s'allonger, s'allonger, si bien que le pauvre homme disparut dans les nuées et on ne le revit plus jamais ! »

L'assistance approuve, murmure, parle, critique. Le vieux doyen, toujours en courroux, lance, tel un démiurge, sa malédiction :

« Eh bien va, épouse-la ! Mais sache que nous ne bénirons pas ce mariage ; au contraire, nous le maudissons. Si vraiment je suis le doyen d'âge, le plus vieux de cette grande famille, que les ancêtres m'écoutent, vous n'aurez pas d'enfants, pas un seul ! Je crache ce vin en leur honneur (il se lève, fait semblant de cracher aux quatre coins de l'horizon, prend sa canne). À partir d'aujourd'hui, nous ne te connaissons plus, tu ne fais plus partie de notre clan. Le jour où tu comprendras, tu reviendras de toi-même, contrit, nous demander pardon ; ce n'est qu'alors que nous t'accepterons de nouveau, que nous te réintégrerons dans notre grande famille, pas avant. »

Il tourne le dos et se met à sortir à petits pas de vieillard tremblotant de rage et de vieillesse. À son tour Mankunku se fâche :

« Vous n’avez aucun droit sur moi ! Allez-y, maudissez-moi, vous oubliez que je suis *nganga* Mankunku, celui qui détruit même les puissants ! Vous vous trompez si vous croyez me faire peur. J’épouserai Milete, vous entendez, je l’épouserai ! »

Tout le monde se lève à la suite du doyen ; on proteste, on se fâche, on le quitte, adieu Mankunku, adieu, ton mariage est maudit, tu n’auras pas d’enfants tant que tu n’auras pas fait amende honorable.

Mandala Mankunku se maria avec Milete. Il ne comprenait pas comment on pouvait résister à la beauté, au charme et au courage d’une femme comme Milete. Cela faisait si longtemps qu’il avait rencontré cette jeune fille esseulée qui pleurait son frère mort là-bas, de l’autre côté de la mer, pour « défendre la liberté ». Depuis, elle avait toujours été à ses côtés dans tous les grands combats pour la libération. Et voilà qu’une bande de vieux idiots qu’on n’avait guère vus pendant ces jours difficiles osait venir lui faire la morale au nom de la tribu. La société africaine était déjà très – pour ne pas dire trop – conformiste ; la nouvelle Afrique qui était en train de naître ajouterait-elle l’intolérance à ce conformisme qui étouffait déjà tout ? Qu’on me laisse vivre ma vie comme je l’entends, faire mes propres choix. Pour le moment, tout ce que je veux, c’est vivre heureux avec ma femme Milete et mes futurs enfants.

36

La femme de Mankunku est enceinte. Ils sont allés consulter deux médecins différents, ils sont formels, elle est enceinte de six semaines : il est content, il pavoise, se pavane. Il ne manque

pas une occasion pour interpeller les membres de sa famille qu'il rencontre et leur crier ma femme est enceinte malgré vos malédictions, je vous interdis désormais de mettre les pieds chez moi ou de tourner autour de ma maison ; gardez vos mauvais esprits avec vous car si j'attrape l'un d'entre vous bande de sorciers à hanter ma demeure, qu'il soit sous forme de chouette, de hibou, de chauve-souris ou de simple cafard, je le tuerai, je l'écraserai comme on écrase une puce ! N'oubliez pas que je suis *nganga*, grand *nganga*...

Il dorlote, couve, gâte sa belle femme de la ville. Il lui a acheté la *Marie-Louise* de Wendo, succès de sa jeunesse, et les chansons retraçant les luttes menées pour l'indépendance ; il lui apporte des cadeaux du pays de la mer, il dépense beaucoup d'argent pour lui acheter des produits d'hygiène importés d'Europe et, suivant la dernière mode, il a acheté une layette pour l'enfant dès le sixième mois de la grossesse de sa femme.

Il veut également être sûr qu'il y aura des témoins à la naissance de son enfant, des témoins sûrs, qui épargneront au petit être nouveau venu sa propre mésaventure, celle d'un homme dont on doute de la naissance ; aussi a-t-il préparé une longue liste de gens aussi divers que possible. Autre nouveauté, sa femme accouchera dans un hôpital. Il a déjà choisi sa sage-femme, lui a offert des cadeaux à l'avance pour qu'elle prenne un soin tout particulier de sa femme car, avec ces sorciers que sont les gens de son ethnie, on ne prend jamais assez de précautions, on ne sait jamais ce qui peut arriver n'est-ce pas ma sage-femme, de toute façon je suis là, n'hésitez pas à m'appeler s'il y a quelque chose, comment, vous pensez que ces douleurs sont normales, oui, je vous crois, non non, je ne veux pas assister à l'accouchement, je pense que je ne le supporterai pas, si si, s'il faut une césarienne je donnerai mon sang, mais non, mais non, vous voyez, je suis calme, je vais m'asseoir, la sueur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde actuel, il fallait l'admettre, ce n'étaient plus les vieux et leurs cheveux blancs qui détenaient le savoir mais les gens issus de longues études académiques. Peut-être enfin comprendrait-il tous ces événements erratiques dans le tourbillon desquels il était ballotté dans un monde sans axe.

Lorsque le vieux Mankunku se fut assis devant le jeune Bunseki Lukeni et sa femme Muriel, il sentit brusquement le poids de l'âge qu'il portait. Ces enfants étaient nés alors que la lune avait été conquise depuis longtemps par les hommes, et certains d'entre eux, tel le jeune Bunseki Lukeni, étaient parvenus au sommet du savoir que l'on pouvait acquérir dans les écoles de ce monde. C'était le jeune homme qui avait réussi selon les critères actuels de la société et, si l'on ne s'en était pas encore aperçu, sa belle voiture, sa grande villa et ses trois enfants suffisaient à en témoigner. Sa pratique du sport, en particulier du tennis, faisait qu'il ne paraissait pas vraiment ses trente-cinq ans.

Lukeni et Muriel étaient de leur côté très contents de le revoir. On lui présenta les enfants puis ils parlèrent d'abord de choses sans importance, de la couleur du ciel, du cri des cigales et des criquets, de l'essaimage des termites, du goût du vin de palme cette saison. Bunseki Lukeni lui demanda ensuite de lui parler de l'ancien temps, de son arrière-grand-père Nimi A Lukeni dont il portait le nom. Alors Mankunku leur raconta la vie dans le village bien avant l'arrivée des étrangers, l'amour que lui portait le vieux Lukeni qui lui avait sans doute sauvé la vie, le coup d'Etat avant la lettre de son oncle maternel Bizenga, son duel avec lui, la mort de ses parents, les *mbulu-mbulu*, sa venue en ville, ses années de gloire en tant que Massini Mupepe. Les jeunes gens écoutaient attentivement ce vieillard, musée et bibliothèque vivants des temps passés. Lukeni l'interrompit plusieurs fois pour lui demander si la colonisation avait été

aussi dure qu'on le disait tandis que Mankunku essayait d'expliquer du mieux qu'il pouvait ce qui n'était pour ce petit-fils que de l'histoire passée sans réalité immédiate, de lui faire comprendre que ce qu'il racontait n'était pas exagéré ; il essayait de lui faire revivre la morsure du fouet sur le dos nu des travailleurs couchés sous le soleil...

L'Afro-Américaine Muriel écoutait attentivement, passionnément. Elle avait une perception des événements différente de celle de son mari, non pas tant parce qu'elle était historienne mais à cause de l'expérience accumulée de l'histoire récente de son peuple d'Amérique. Aussi, les interventions « distanciées » de son mari l'agaçaient un peu. Le vieux s'arrêta et prit une gorgée d'eau fraîche sortie du réfrigérateur.

« Je crois que je vous ai tout raconté. D'ailleurs vous qui lisez tant de livres, vous devez connaître tout cela. Ah, si j'avais pu apprendre à lire et à écrire ! Peut-être aurais-je mieux compris ce qui se passe maintenant.

– Oh, tu le sais bien, vieux Mankunku, on n'apprend pas tout dans les livres. La connaissance que tu as, ta sagesse, est celle qui ne peut être apportée que par l'expérience de toute une vie. C'est cette connaissance-là que nous n'avons pas. Chaque vie est une affaire individuelle que l'on commence toujours de zéro alors que la science est cumulative, nous la prenons là où nos prédécesseurs l'ont laissée, nous bâtissons sur cette somme. Alors il faut que ces deux sortes de connaissances se nourrissent l'une de l'autre.

– Peut-être. Mais je ne sais plus où est le vrai, ma fille, le réel. Dans les propos des gens, dans leur comportement, on ne fait plus le départ entre un vrai acte et l'ombre de cet acte. Dans ma jeunesse je croyais que toute force avait une contre-force comme un poison a son anti-poison : ainsi le monde pouvait se contrôler ; mais maintenant, trouvez-moi la contre-image, dans

un miroir, d'un acte qui n'est qu'une ombre de quelque chose qui n'existe pas.

– Je comprends ce que tu veux dire, intervint Lukeni. Ta difficulté pour comprendre le monde moderne s'explique très bien. Avant la colonisation, toi et tous ceux de ta génération viviez dans un monde clos, un système clos où les échanges avec l'extérieur étaient contrôlables, réversibles. Il était alors simple de maîtriser le monde. Depuis l'arrivée de la colonisation, ce système est devenu incontrôlable, ouvert, où tout tend naturellement vers un désordre plus grand. On ne peut plus distinguer facilement cause et effet. En ce sens tu as raison, les choses sont plus compliquées qu'avant, les ancêtres et leur monde équilibré n'ont plus de place. »

Mankunku, qui avait tant bien que mal suivi ce que lui disait Lukeni, n'avait surtout que retenu la dernière phrase.

« Non, ne dites pas ça, dit-il en un cri horrifié qui était projeté du plus profond de lui-même, ne dites pas que les ancêtres n'ont plus leur place, le monde serait vide, atrocement vide.

– Le monde est vide, atrocement vide ! L'espace intergalactique...

– Mais dans ce cas il n'y aurait rien derrière les choses, plus rien n'aurait de sens !

– Pourquoi chercher un sens aux choses ? Le *pourquoi* est sans intérêt, c'est le *comment* qui importe.

– Je ne veux pas te croire, je ne peux pas croire qu'il n'y a rien derrière l'apparence des choses, qu'il n'y a pas de sens... J'aurais couru derrière une illusion toute ma vie... J'ai peur... »

Son regard avait changé l'espace d'un instant, comme s'il s'était plongé à l'intérieur de lui-même, et ses prunelles avaient repris la phosphorescence glauque de sa jeunesse. Muriel et Lukeni se sentirent brusquement happés par ce feu intérieur qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

feu les engloutit aussitôt. Il courait comme une gazelle ailée mais soufflait bruyamment comme une locomotive. Son corps commençait à se fatiguer mais son esprit le poussait à continuer sa course.

Il avait surestimé ses forces car, maintenant que le soleil avait plongé de l'autre côté de la terre, il n'avait toujours pas atteint son village. Ses vieux membres lui faisaient mal, il fut obligé de s'arrêter après cette course folle. Loin derrière lui, le monde continuait à brûler. Il enleva ses chaussures usées qui le blessaient et se mit à marcher pieds nus dans l'herbe que la rosée du soir commençait à alourdir. Il avait froid. Il n'y avait pas de lune mais toutes les étoiles étaient sorties dans un ciel exceptionnellement limpide. Il marchait péniblement, son cœur battait vite, vite comme s'il s'était emballé, et il avait l'impression d'étouffer chaque fois qu'un battement envoyait une onde de douleur lancinante dans le côté gauche de sa poitrine. Il déboucha enfin sur une clairière : il reconnut la plantation où, d'après les dires de sa mère, il avait vu le jour, il reconnut l'arbre de *nsanda* que sa mère avait planté pour perpétuer le souvenir de sa naissance. Il n'était donc plus loin de son village, à quoi bon se presser ? Il fallait se reposer, il avait trop couru, il était trop fatigué.

Il s'assit contre l'arbre de sa naissance, longtemps, longtemps. Puis il voulut s'allonger. Avec beaucoup d'efforts il cueillit une grande feuille de bananier de la taille d'un homme, la posa par terre et s'y allongea ; la dure nervure centrale lui pénétra dans les côtes en même temps que la froidure de la feuille déjà mouillée par la rosée : il se recroquevilla un peu plus sur lui-même, en chien de fusil. Il était tout seul dans cette vaste plantation abandonnée, dans cette nuit fraîche de saison sèche.

Il sentait vraiment sa solitude. Le bruissement des palmes et des feuilles de bananier agitées par le vent se transforma dans

son esprit en crépitements de flammes, comme si l'incendie commençait à le rejoindre : il se demanda s'il ne portait pas en lui-même sa propre négation, s'il ne fallait pas aussi consumer celui qui avait porté tous ces noms, Mandala Mambou Mankunku Maximilien Massini Mupepe, comme il avait mis le feu à sa demeure, comme ce monde qui s'embrasait derrière lui. Il en finirait ainsi définitivement avec ce monde pour lui devenu vieux, si vieux que certaines choses avaient deux, trois noms, et parfois plus, dissimulant ainsi l'essence même des choses les plus belles et pures dans leur nudité. Comment un tel monde pouvait-il se régénérer sans se détruire auparavant ?

Il s'était promis, lors de ses recherches, de réinventer la création du monde – ou du moins son mythe – afin de le comprendre ; il se demandait maintenant si ce n'était pas cela qu'il vivait, ou alors le mythe de la fin, lui qui avait toujours tout détruit. Mais y avait-il une différence ? Toute fin porte en elle un espoir, celui d'un commencement. C'était peut-être cet espoir qu'il était en train de vivre maintenant, il était peut-être en train de regermer avec les grains de mil et de maïs. Et soudain, en un bref moment de lucidité, il découvrit enfin ce qu'il avait cherché pendant toute sa vie : *retrouver, comme au premier matin du monde, l'éclat primitif du feu des origines.*

Alors son esprit et son corps se détendirent. Il était là, suspendu, être sans début ni fin, hors du temps des horloges des hommes. Il regardait le grand fleuve s'engouffrer dans l'immense océan, miroir d'un ciel et d'un monde neufs. Tout autour, ce n'était que le silence bruyant de l'univers, le tourbillonnement des galaxies, le vent, esprit souverain régnant sur toutes choses conscientes et sentientes. Mais, bien entendu, ces étoiles n'étaient pas des étoiles, ce vent n'était plus le vent, les planètes, les soleils n'étaient plus planètes et soleils puisque rien n'avait encore été nommé. Et lui, être né sans naissance,

sans origine donc sans fin, écoutait, contemplait, ébloui ; il ne savait pas si c'était lui qui soufflait, embrassait la terre, montait caresser la cime des arbres, si c'était lui qui brillait là-bas, là-haut. Il n'osait même plus poser son regard sur ces choses émouvantes et brûlantes comme une onde surgie du saxophone de John Coltrane, ces choses pures comme un cri au premier matin du monde, belles et graves comme une aube, de peur de les déformer, de les transformer. Et il osait encore moins, de peur de les souiller par la parole, donner un nom à ces choses nues.

*Montpellier-Boko-Brazzaville-Tokyo,
1975-1978, 1983-1986.*

Impression & brochage **sepec** - France

Numéro d'impression : 03023120615 - Dépôt légal : juin 2012

